## CONCLUSION

Parvenu au terme de notre étude, nous sommes en devoir de répondre à la question que nous avons préalablement posée : y-a-t-il un lien entre le développement économique de Florence et l'apparition de l'Humanisme dans cette cité ? Les marchands florentins des années 1375-1434 ont-ils joué un rôle dans l'avènement de la première Renaissance ?

Au cours du 13e et du 14e siècle, l'Italie connaît une progression extraordinaire, un total bouleversement de ses structures politiques, économiques et mentales. Peu à peu, Florence se place en tête de cette évolution.

Sur le plan économique, la cité du lys est la cité du progrès. Les Florentins perfectionnent les techniques commerciales et industrielles. Ils ont largement recours à la lettre de change et à l'ordre de virement. Ils développent le crédit d'affaires. Ils poursuivent une politique de réduction des risques et des frais de transports. Ils s'efforcent de distribuer rationnellement le travail dans l'industrie textile. Bref, ils établissent une organisation économique et font preuve d'une mentalité capitalistes. Ce faisant, ils se placent au premier rang des commerçants et des industriels de la Péninsule.

Tout au long du Moyen Age, les Florentins travaillent encore à l'affirmation politique de leur cité. Ils renforcent ses institutions, établissent son indépendance, étendent son empire. Sous leurs coups et sous ceux des autres cités italiennes, le monde féodal s'écroule,

aspirations politiques et familiales des marchands que ceux-ci contribuent largement à leur succès.

En somme, la science des bourgeois florentins va du Cento Novelle au calcul de rentabilité des capitaux, du De officiis au Milione, de la Divine Comédie à l'évaluation du rendement des emprunts d'État. Ces connaissances sont vastes, approfondies parfois. Elles embrassent tous les genres, mais ne sont jamais pure érudition. Surtout, elles sont pragmatiquement « engagées », visent à satisfaire des doutes ou des aspirations. La culture des mercatores est une culture ajustée à la vie terrestre.

Ce savoir date de la fin du 14° et du début du 15° siècle. Il est le fait de nouvelles exigences spirituelles et d'une nouvelle prise de contact avec le monde des intellectuels. De même qu'ils fondent les écoles laïques, de même les marchands florentins font sortir la culture du cloître.

Leurs premiers intermédiaires avec les Anciens sont les notaires, qu'ils côtoient journellement dans la pratique de leurs affaires. Or ces hommes sont les premiers intellectuels qui vivent réellement dans le siècle. Ils connaissent l'ars dictaminis, le droit romain, lisent et écrivent le latin. Souvent, ils sont eux-mêmes auteurs. De leur corporation sont issus de nombreux humanistes.

Avec ceux-ci les hommes d'affaires florentins engagent un dialogue fervent. C'est que les nouveaux intellectuels ne sont pas des philosophes de profession, repliés égoïstement sur le monde étroit et fermé de leur savoir. Ils se rendent indispensables à la cité. Car ils sont conseillers fiscaux et légaux des marchands, précepteurs de leurs enfants, fonctionnaires de la République, professeurs du Studio rénové par les optimates, ou même marchands. Giannozzo Manetti, l'auteur du De Dignitate et excellentia hominis ne dédaigne pas d'arbitrer des conflits d'affaires. Filelfo enseigne les belles lettres aux jeunes Strozzi. Ses démêlés avec certains oligarques lui valent des admonestations de la part de ses anciens élèves qui, ne concevant pas que la pratique des moralistes latins puisse se concilier avec une existence futile et tumultueuse, lui rappellent que le lettré doit être un sage. Entre tous les nouveaux intellectuels, Coluccio Salutati est celui qui atteint à la plus grande audience auprès des marchands. Il met sa plume et son autorité au service de l'État et de l'idéal d'indépendance. Il condamne le formalisme scolastique et critique ainsi indirectement la méfiance que les docteurs éprouvent à l'égard du commerce. Il redonne valeur à toutes les activités terrestres. En un mot, il fait entrer l'Humanisme dans les bureaux de la Chancellerie et de là dans toute la République.

Cette pénétration est d'autant plus aisée qu'humanistes et marchands appartiennent à un même milieu social. Coluccio Salutati et Lionardo Bruni sont parmi les cent plus riches habitants de Florence. Poggio Bracciolini a un capital de 8.500 florins, comparable à celui du riche et puissant oligarque qu'est Lapo Niccolini. Giannozzo Manetti paie durant sa vie plus de 135.000 florins d'impôts. Aussi les amis et les proches des humanistes sont-ils pour la majorité des hommes d'affaires, des légistes ou des rentiers. La force de l'Humanisme, c'est la force des optimates florentins.

Grâce à ces contacts et à leur culture, les mercatores florentins accèdent peu à peu à la littérature, non pas seulement comme lecteurs, mais aussi comme écrivains.

Il faut dire qu'ils ont des dispositions d'« état » pour l'écriture. L'abstraction croissante de leurs affaires les contraint à recourir toujours davantage à la plume. Ils prennent note de tous leurs comptes, de leurs contrats d'achat, de location et de vente. de leurs testaments et de leurs héritages. Leur cahier de ricordi est leur premier ouvrage, ils le relisent et le complètent chaque jour.

Certains d'entre eux — un grand nombre même entre 1375 et 1434 — insèrent dans leurs mémoires commerciaux des ricordanze personnelles, familiales et politiques, et même des nouvelles. Ils font mention de leurs succès et de leurs échecs, s'en expliquent et s'en justifient. Les uns font le portrait de leurs parents, de leurs fils ou de leurs amis, les jugent d'un mot. C'est l'art du croquis et c'est aussi l'expression d'une sagesse en acte. D'autres retracent certains événements vécus par leur cité, évoquent ses entreprises militaires, ses difficultés internes et portent un jugement rapide mais fondé sur la politique de l'oligarchie, des rois et des princes. Ils se font mémorialistes.

D'autres encore prennent la plume en vue d'ammaestrare leurs enfants, leurs voisins, leurs amis. Paolo da Certaldo, modifiant et interprétant à sa façon certains florilèges moraux du Moyen Age, édifie une praxis qui se dégage peu à peu des cadres de l'ascétisme chrétien. Il propose des règles de conduite visant non pas l'homme considéré en fonction de Dieu, mais l'individu en soi et plus spécialement le marchand. Plutôt que de dicter des impératifs valables en toutes circonstances, il cherche à démontrer à son lecteur quels sont ses intérêts en fonction de la conjoncture. Ce faisant, il aboutit à des conclusions révolutionnaires sur la valeur de l'argent. Il se fait parfois le théoricien inconscient de la raison de commerce, sinon même du capitalisme. Parfois aussi, il reste fidèle à l'éthique économique chrétienne. Son Libro est un ouvrage de transition.

Ser Lapo Mazzei est en retrait sur Paolo. C'est que la piété du notaire, mise au goût de la Première Renaissance (c'est-à-dire « médiocrement » ascétique et mystique), va se figeant dans des cadres d'autant plus orthodoxes et rigides qu'elle se heurte à la mentalité très terrestre de Francesco Datini. Du contraste entre l'ascétisme chrétien de l'un et l'épicurisme mercantile de l'autre ne naît pas le drame que ser Lapo espère : la raison en est que l'antagonisme des deux positions n'apparaît pas au marchand de Prato, qui préfère biaiser avec son correspondant et composer avec le ciel.

Paolo da Certaldo et ser Lapo sont des moralistes à leur manière. De même Giovanni di Pagolo Morelli. Blessé par son siècle, Giovanni hésite entre la renonciation et l'engagement. Il donne le plus souvent libre cours à son pessimisme. Parfois, il manifeste cependant sa confiance en l'action. En tout temps il trouve dans sa famille un refuge et un idéal. En définitive, il choisit le juste milieu, qu'il entend comme un choix raisonnable entre passions et instincts antagonistes : façon de sauver l'individu en l'engageant sur la voie du bon sens et de l'expérience, d'un savoir faire et d'un savoir vivre conservateurs et précautionneux.

Quelques confrères de ces écrivains respectables considèrent exclusivement les affaires politiques. Gino Capponi, l'un des plus puissants optimates, exprime dans ses *Chroniques* sa passion de classe. Il refuse toute réalité et toute autonomie aux *Ciompi*, s'oppose à ceux qui prétendent leur accorder la moindre autorité. Magistrat avisé, il affirme son sens de la res publica et donne une première formulation à la raison d'État.

Dans son Histoire de Florence, Goro Dati démystifie l'Empire et la Papauté. Il leur substitue une conscience exacte des idéaux politiques nouveaux et des forces qui divisent l'Italie : tyrannie et démocratie. Surtout, Goro découvre les causes proprement humaines de l'histoire : passions de pouvoir, d'expansion et de lucre. A ses yeux, une guerre se gagne grâce à la préparation des esprits et surtout des économies.

Chroniqueurs et historiens marchands prennent conscience de la volonté des individus et des réalités humaines. Ils arrachent les moteurs de l'histoire des mains de Dieu. Avec tous leurs confrères, ils placent leur confiance dans l'énergie individuelle et remplacent la Providence par la Fortune.

Par la pratique même de l'écriture, les marchands écrivains apprennent la dignité de l'écrivain et ses devoirs. En fonction de leur personnalité, ils manifestent des talents divers mais réels. Partis de la prosa puntuale, ils accèdent nombreux à la prose littéraire.

Paolo da Certaldo perfectionne son style au fil des pages de son spicilège. Il élabore ses propos et penche toujours davantage vers un langage discursif. Tantôt il adapte les schèmes du discours logique à son enseignement pragmatique, tantôt il se fait avocat et orateur : prédicateur.

Ce titre, Lapo Mazzei se l'accorde avec raison. Fort de sa culture religieuse, le notaire montre un réel talent de penseur religieux et d'avocat de la foi. Il harmonise les élans rhétoriques que lui ont enseignés les écrivains mystiques avec la pensée résolument terrestre de son interlocuteur. Expressions populaires et triviales ne manquent pas dans ses lettres à Francesco da Prato.

Morelli sait se servir avec la même efficacité des métaphores pittoresques. Il est capable de chercher consciemment l'effet et de relever ainsi l'intérêt de ses Mémoires. Il se fait tantôt énergique tantôt émouvant, lorsqu'il exprime ses angoisses et ses chagrins. Surtout, il démontre de véritables qualités d'écrivain — fût-ce décadent — et oublie ses préoccupations tant dans une gracieuse évocation du Mugello que dans le portrait mi-idéalisé mi-réaliste de sa sœur Bartolomea.

De tous les mémorialistes, Bonaccorso Pitti est sans nul doute le meilleur écrivain. Aventurier des affaires et de la plume, il est porté à employer un style paratactique, comme si celui-ci devait exprimer son penchant pour le mouvement et l'action, son instabilité chronique. Jusqu'à son retour à Florence et à son embourgeoisement définitif, Bonaccorso fait de son moi sa raison de vivre et d'écrire. Cependant cet égocentrisme même limite l'ampleur de sa conception du monde et l'empêche d'accéder au premier plan parmi les écrivains du Quattrocento.

Sercambi, enfin, qui n'envisage l'humanité que sur le plan des instincts et des violences, est le créateur d'une prose novellistica nouvelle : simpliste, mais parfois efficace, toujours réaliste. Il la met au service d'une vision pessimiste et schématique d'un monde sans espoir.

Par delà leurs divergences, les marchands écrivains du Bas Moyen Age et de la Renaissance créent un sermo qui leur est commun : original. Ils disent ce qu'ils ont à dire, écrivent ce qu'ils pensent. Leur expression est logique, réaliste. Leur vocabulaire, peu varié, est précis et terre à terre. Substantifs et verbes ont la priorité sur les adjectifs. Gérondifs et participes passés évoquent les circonstances de l'action et les événements antérieurs. Les formes conjuguées représentent les temps successifs du « faire ». Conjonctions et relatifs charpentent solidement des phrases brèves et des périodes qui expriment une vision nouvelle du monde : chronologique (insistant sur la succession temporelle des faits et gestes) et logique (mettant en valeur les causes et les conséquences).

Nous l'avons dit : les marchands florentins des années 1375-1434 prennent expérimentalement conscience de l'originalité et de la réalité du monde qui les environne. D'abord, ils revendiquent pour les affaires, leur domaine réservé, doté de modalités et d'exigences propres, des lois et une morale nouvelles. Chaque jour, ils tournent les règles dépassées, trop étroites et abstraites de l'éthique économique chrétienne. Pratiquement, ils les ignorent de plus en plus. Ce faisant, ils acquièrent la notion du caractère original et de la dignité du négoce.

Plus largement, ils voient et acceptent le monde tel qu'il est, c'està-dire changeant et divers. Ils désacralisent l'univers, éliminent la Providence au profit des hasards. Cependant, grâce à la ragione (calculjustice-raison), ils discernent et définissent des lois qui régissent les contingences, ils réduisent les choses à la mesure humaine et s'efforcent de les modifier à leur profit : c'est-à-dire dans la mesure de leurs moyens et grâce à des initiatives individuelles promptes et incessantes. Prudents, au sens de précautionneux et prévoyants, ils tâchent de dominer le monde en vue de leur propre intérêt et satisfaction.

Mieux: les biens terrestres ne leur semblent pas seulement pourvus de valeur en eux-mêmes, mais beaux et bons. Le lyrisme mercantile trouve son inspiration dans l'exactitude des comptes et dans la poésie du chiffre. Les hommes d'affaires de la cité du florin se plaisent à dépeindre l'abondance et le luxe qu'ils créent par leur labeur. Ils se font les poètes du bien-être et de la vie confortable. Morelli est frappé par la richesse et l'utilité du contado. Dati discerne une beauté citadine qui est faite de prospérité commerciale et de richesses. Pour les marchands, il y a une beauté des affaires.

En somme, les mercatores florentins sont des humanistes à leur façon. Ne refusant rien des apports de leur expérience spregiudicata, ils redécouvrent l'ici-bas. Ils consacrent l'autonomie pleine et entière de la vie terrestre et assignent à l'homme une place privilégiée au sein de la nature.

Tel qu'il se présente — fruit d'une prise de conscience et d'une réflexion nouvelles partiellement conditionnées par la conjoncture politique et économique — l'humanisme des marchands ressortit à une pensée individualiste et de classe. Surtout, il est un état d'âme, une aspiration confuse plus qu'une vision organique du monde. Il est pratique et non pas théorique. Il est fait de questions (sur la formation pédagogique des enfants, les rapports entre l'homme et le divin, la signification du monde) plus que de réponses. Aussi les mercatores florentins souhaitent-ils confusément que leurs intuitions, que leur pragmatisme soient codifiés et

ennoblis. Au demeurant, ils aspirent à une justification philosophique et morale de leur état.

Les humanistes apportent à nos marchands cette réponse qu'ils attendent. Ceux-ci les écoutent d'autant plus volontiers qu'ils les connaissent, les emploient, les fréquentent et les révèrent.

Or, dans sa démarche même, la pensée humaniste a de quoi les satisfaire. Car elle ne part pas, comme la scolastique, des concepts et des Écritures pour aller vers la vie. Au contraire, à la manière de la pensée marchande, elle procède de l'expérience pour atteindre à la formulation des idées.

Surtout, celles-ci ne sont ni abstraites, ni universelles, ni systématiques. Elles sont le résultat d'une recherche approfondie et vivante des problèmes concernant la vie privée, familiale et politique. Elles ne sont pas fixées une fois pour toutes dans un cadre et des formulations abstraites, mais découlent d'une quête toujours renouvelée, in fieri, des réalités humaines.

A leurs amis les marchands, les humanistes proposent une morale qui accueille et élargit leur praxis: morale de l'action, qui rétablit le dialogue interrompu par le Moyen Age entre l'esprit et la nature et qui vise à la domination concrète du monde ainsi qu'au bonheur et au salut individuels.

Tel qu'il est, cet humanisme « civil » est un moment privilégié de l'histoire de la pensée. Cette entente unique n'est que locale (florentine) et éphémère. Dès la deuxième moitié du Quattrocento les Médicis, tyrans déguisés de Florence, assurent leur pouvoir. Ils favorisent les penseurs platoniciens qui ne se soucient plus que du civis idéal et renouent avec l'attitude contemplative.

Au vrai, les marchands écrivains des années 1375-1434 apportent un témoignage historiquement singulier et humainement exceptionnel sur la mentalité de leur classe et de leur temps. N'est-il pas en outre remarquable que leur période de pleine production se situe à une époque où les *letterati* semblent avoir abandonné la plume et renoncé à la langue vulgaire? Les marchands écrivains se substituent aux lettrés défaillants.

Surtout, sollicités par la pression incessante des événements, contraints d'y répondre par des actions immédiates et énergiques, les hommes d'affaires établissent de nouveaux rapports avec le monde, qui visent à le comprendre, à l'exploiter, à le plier à leurs fins, en un mot à l'humaniser. Ainsi ils suscitent à leur insu de multiples et angoissantes contradictions entre leurs actions et l'éthique établic.

Les marchands écrivains se font les interprètes de ce refus encore

hésitant et de ces confuses intuitions. Ils traduisent avec plus ou moins de bonheur les préoccupations de leurs confrères, leur souci exclusif des réalités humaines, économiques, sociales et politiques.

Les humanistes dépassent et universalisent les vues des mercatores, qui ne sont qu'empiriques. Ils créent un langage à la mesure des nouveaux concepts, fondent un mode de pensée nouveau : concret, souple, inductif.

Ensemble, marchands et humanistes entreprennent une révision systématique des idées reçues. Ils voient Dieu sans dogmatisme, le monde sans crainte. Ils élaborent une théorie moins rigide de la connaissance et découvrent l'histoire. Bref, ils font naître l'homo novus : créateur du monde et artisan de son propre destin.

Pour éphémère et étroitement localisé qu'il soit, l'Humanisme florentin est riche de prolongements. Il ne cesse d'inspirer les philosophies modernes. Car il enseigne l'action et fonde la liberté humaine.